

Hernan BAS

*Transfuge,
Queer London*

November 2020



Queer London

Les toiles pleines d'inquiétante étrangeté d'**Hernan Bas** sont accrochées chez Perrotin. Portrait d'un maître de la composition déviante. . . **PAR DAMIEN AUBEL**

Il y a des peintres qui tournent obsessionnels, des monomaniaques qui, cent fois sur le métier, remettent le même motif, une meule, une montagne provençale. L'Américain Hernan Bas, qui, depuis l'autre côté de l'Atlantique entrecoupe ses réponses d'un bon rire qui n'a rien de maniaque, est de ceux-ci. De ses premières expos, au tournant du deuxième millénaire à celle qui s'ouvre, en cette fin d'année chez Perrotin, ses toiles sont peuplées de beaux gosses renfrognés ou absorbés par on ne sait quoi, à la complexion comme moulée sur celle des mannequins d'Hedi Slimane, loin des silhouettes bodybuildées à la Bruce Weber qui faisaient les beaux jours du papier glacé fashion dans les années quatre-vingt. Il y a quelque chose d'un peu « weird » dans cette ubiquité. « Weird » le mot et ses quelques variantes, « bizarre », « spooky », ponctuent, comme une obsession, les phrases d'Hernan Bas.

Il y a des peintres qui ne se lassent pas de feuilleter le grand livre du monde, dont l'appétit visuel est impossible à rassasier. Ce sont les encyclopédistes de la toile – et Hernan Bas est aussi de ceux-ci. Echantillonnage : regards fixes dirigés on ne sait trop où de ses personnages, paysages dont la topographie est toujours un peu problématique, drôles de passe-temps, ici un fervent du paranormal rencogné dans une bibliothèque d'*esoterica* (*The Occult Enthusiast*, 2019), là des lycéens anglais, dans l'uniforme de rigueur, couronnés de fleurs, ramant au fil de l'eau, comme s'ils se livraient à on ne sait quelle mystérieuse cérémonie initiatique (*The Fourth*

of June (Eton), 2016), et puis encore un corbeau qui détache son inquiétante présence sur un papier peint aux rouges et aux jaunes de feu et qu'on verra chez Perrotin... Hernan Bas me confie, avec le même rire complice, chaleureux, qui désamorce la solennité, son ambition : faire de son œuvre une « encyclopédie du bizarre ». « Weird », encore...

Miami et Huysmans

L'entrée en peinture du jeune Floridien (né en 1978) ne suit pas les sentiers battus. Ce gamin dont les parents avaient très vite quitté Miami pour aller s'installer au nord de l'Etat de Floride, « au milieu de nulle part, en pleine forêt, dans une ambiance étrange, flippante », ce gamin qui, avant d'avoir appris à lire, regardait les illustrations de vampires et de fantômes des livres de son frère et de sa sœur aînés, clame dès quatre, cinq ans qu'il sera artiste. En fait foi un enregistrement conservé par son père... Artiste un peu contrarié toutefois. Certes, le père est musicien, la famille ne met aucun bâton dans les roues à la vocation, au contraire, mais à Miami, à l'époque, « le monde artistique était presque inexistant, il n'y avait qu'un musée qui ne montrait pas grand-chose. Au lycée, avec un ami, on séchait les cours d'art, on allait à la bibliothèque à côté du lycée, et on passait nos journées dans les livres d'art. C'était mon éducation personnelle, je lisais, dévorais tout ce que je trouvais – j'ai fini par en savoir plus sur l'art contemporain que mes profs ! » Quant à l'université, celui qui se perçoit comme « relativement autodidacte » la quitte au bout d'un semestre.

CREATURE COMFORTS
Exposition Hernan Bas, Perrotin, jusqu'au 19 décembre



Hernan Bas
The hot seat, 2020
 182.9 × 152.4 cm | 72 × 60 inch
 Acrylic on linen
 ©Silvia Ros Courtesy of
 the artist and Perrotin

L'autre bizarrerie de ces années d'apprentissage, ce sont des références littéraires que je n'attendais pas nécessairement chez un jeune peintre d'outre-Atlantique de la fin du XXe siècle. Il me dit la passion de ses dix-huit ans pour *À rebours*, qui l'a initié au monde esthétique fin de siècle : « j'étais fasciné par l'aspect décadent de celui-ci, bien sûr, mais aussi par le motif sous-jacent de l'homosexualité. Et il y a eu, même si c'est un peu cliché, Oscar Wilde, dont l'influence a été déterminante très tôt. » Cependant, tempère-t-il, « mon œuvre n'est plus aussi explicitement ancrée dans la littérature aujourd'hui, mais cette vision du romantisme a en quelque sorte persisté. Je ne suis pas retourné à ces artistes depuis un moment, mais ils sont encore là. » Les allusions littéraires s'estompent vers 2010. « En passant à des formats plus importants, c'est l'acte de peindre, le plaisir ainsi procuré qui l'emportait : les couleurs, la texture... Mais tout se passe comme si la boucle était bouclée, je suis un peu entre les deux en ce moment, je crois que je deviens un peu plus classique, plus illustratif. »

« Histoire secrète »

On peut aimer le « weird » sans avoir à poser à l'artiste maudit, ou à en éprouver les traverses. La reconnaissance vient vite – une expo solo dans la prestigieuse Rubell Family Collection à Miami en 2007, entrée chez Lehmann Maupin en 2009, chez Perrotin en 2010. Mais mainstream, Hernan bas est constitutionnellement incapable de l'être. Ses compositions ont toujours une espèce de déboitement, un déséquilibre qui

interdit à l'œil de se reposer confortablement dans un bel ordonnancement. Il me parle de Matisse et de sa *Leçon de piano*, de Vuillard et de Bonnard qu'il cite souvent, et de la façon dont ces peintres ont malmené la perspective, bousculé les proportions et les arrangements – encore un mot qu'aime Hernan Bas –, suscitant ainsi un malaise, une inquiétude plus ou moins feutrée chez le spectateur. Le malaise, dans l'expo de 2020 chez Perrotin tient peut-être aussi à l'étrange familiarité des figures qu'on y verra. Un jeune homme abrité sous un gigantesque parapluie-moustiquaire, un autre qui, dans la solitude de ses quatre murs, crée une véritable cité pour chats... Si Hernan Bas a toujours représenté des personnages peu ou prou isolés, ceux-ci résonnent étrangement avec cette ère de masques et de confinement.

Mais, surtout, Hernan Bas est un peintre du queer. Il s'agit ainsi pour lui, par exemple avec une série comme *Bright Young Things* (2016) d'évoquer les corps masculins du Londres dandy et flamboyant des années 1920, afin de créer cette « peinture d'histoire qu'il aurait rêvé de voir quand il était gamin », une peinture qui raconterait cette « histoire secrète » de l'imagerie gay. Mais la composante « weird », voire surnaturelle, n'est jamais loin, à l'image de la série *Insects from Abroad* (2017), qui voyait l'homosexualité au prisme de l'entomologie. Comme pour restituer au mot « queer » son sens d'« étrange » en mettant ainsi, en formes et couleurs sur la toile, l'aura qui entoure parfois les homosexuels, perçus « comme d'étranges créatures, presque comme des vampires ».

Hernan Bas
Creature Comforts (cat city), 2020 - 74.3 × 213.4 cm | 9 × 7 ft
 Acrylic on linen ©Silvia Ros - Courtesy of the artist and Perrotin

